

L'ÉTAT DE DOUTE

(PREMIER DISCOURS.)

Dans les ténèbres, la lumière s'est levée
pour ceux qui sont droits.

(Ps. CXII, 4.)

Comme vous l'avez compris, mes frères, d'après les paroles que je viens de lire, je veux parler aujourd'hui à ceux qui marchent dans l'obscurité, à ceux dont le chemin, autrefois lumineux peut-être, a été peu à peu envahi par les ténèbres. Bien des nuages peuvent nous cacher la lumière. L'ignorance, l'erreur, le péché, les douleurs physiques ou morales étendent souvent leur ombre épaisse sur le sentier de chaque homme. Ce n'est point cependant de ces afflictions-là que je veux vous entretenir. Ce sujet serait trop vaste pour mes forces

trop limitées. Il faut le restreindre de peur de rester dans des idées vagues et générales et de ne parler réellement à personne en prétendant parler à tous. C'est uniquement à ceux qui doutent que je m'adresse, c'est à eux que je veux montrer la vérité des paroles de mon texte : « Dans les ténèbres, la lumière s'est levée pour ceux qui sont droits. »

N'avez-vous pas souvent désiré être nés à l'une de ces époques qui sont les âges héroïques de l'humanité, quand la foi remplissait les âmes, quand à travers les luttes ardentes chacun marchait avec enthousiasme pour défendre sa cause ou pour renverser celle de l'ennemi, quand on mettait son âme tout entière au service de sa croyance sans douter un moment qu'en la servant on ne servît Dieu? Le temps où nous vivons a d'autres caractères. Un mot qui nous est familier à tous le désigne avec précision : c'est une époque de crise. Nul grand élan, nulle inspiration puissante, partout l'analyse qui sépare et la critique qui détruit. Nous ne voyons plus des chutes retentissantes comme au seizième et au dix-huitième siècle, mais prêtez l'oreille, et de tous les côtés vous entendrez le bruit sourd de la sape qui va minant les fondations anciennes ; l'ébranlement est partout. Un sentiment

de défiance pénètre les plus fermes ; il n'en est pas un seul qui ose regarder l'avenir avec sérénité et qui puisse annoncer avec quelque confiance ce qu'apportera le jour de demain.

Que va devenir l'Eglise chrétienne ? Doit-elle espérer un prochain relèvement ? La verrons-nous secouer sa torpeur et s'éveiller au sentiment de ses grandes destinées ? Verrons-nous le catholicisme reprendre une nouvelle vie, s'arracher aux questions politiques qui dévorent sa substance, échapper à la direction que lui imprime un parti aussi violent qu'aveugle, et se retremper aux sources vivifiantes de l'Évangile et de la chrétienté primitive ? Verrons-nous nos propres Eglises tressaillir sous le souffle puissant de l'Esprit créateur ? Du sein des luttes intestines où elles consomment en face d'un monde railleur leurs meilleures énergies, un mouvement puissant doit-il sortir ? Un homme est-il né auquel Dieu donnera comme à Luther le mot de la vie et du relèvement ? Un grand peuple se prépare-t-il dans l'ombre pour se lever spontanément à sa voix ? Ou bien, devons-nous nous attendre à voir la cause chrétienne de plus en plus méconnue, repoussée et détestée ? Devons-nous la voir baptisée du double baptême du mépris des savants et des haines populaires ?

Devons-nous la voir isolée et sans influence au milieu d'une humanité enivrée d'indépendance et d'orgueil? Est-ce la persécution qui l'attend? Est-ce le dédain? Est-ce un prochain triomphe? Qui le sait? Qui oserait le dire? Qui voudra se faire le prophète de ce temps troublé? Mais, si nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, nous savons au moins une chose, c'est que, pour le salut de l'Eglise, l'état actuel ne peut pas durer. Ecoutez les âmes vraiment chrétiennes. Elles souffrent, elles gémissent, elles attendent... Sur les ruines d'aujourd'hui, elles demandent un relèvement. Au travers des âpres luttes elles ont soif d'unité, et cela dans tous les camps et dans toutes les communions. Ecoutez bien, et, sous les aigres accents de la polémique, sous les attaques acerbes et les anathèmes de l'esprit sectaire vous surprendrez des paroles communes d'humiliation, de douleur et d'ardente aspiration vers un meilleur avenir.

Mais cette époque ténébreuse que nous traversons a ses tentations et ses périls. L'incertitude engendre le scepticisme, et ceux-là même qui croient au triomphe de l'Evangile voient leur foi troublée par les anxiétés de l'heure présente. Les plus fermes croyants ont senti par moments les

atteintes du doute, et ils ont dû s'écrier alors avec le père de famille dont parle l'Évangile : « Je crois, Seigneur. Aide-moi dans mon incrédulité. » (Marc IX, 24.)

Eh bien, c'est de cet état de doute que je veux vous entretenir; c'est contre cette tendance qu'il m'a semblé nécessaire de vous fortifier aujourd'hui.

Il y a un doute légitime qu'il faut comprendre et respecter. Quand un homme a reçu la foi religieuse simplement parce que c'était pour lui affaire de tradition et d'héritage, quand il a cru moins à la vérité elle-même qu'à l'autorité qui la lui transmettait, un jour vient où il rentre en lui-même et où il se demande pourquoi il croit. C'est un devoir pour lui de se le demander; je sais que, selon une opinion très-accréditée en France, un homme ne doit pas discuter la religion de son pays et de ses pères, et que le respect de la tradition est aux yeux de beaucoup de gens le premier devoir d'un citoyen. Mais il y a dans cette manière d'envisager la religion quelque chose de si dédaigneux pour elle que je ne puis dissimuler la profonde répugnance que j'éprouve pour une telle opinion. Ainsi donc on serait chrétien parce qu'on est né en France, comme on serait mahométan parce qu'on

est né en Turquie, et les convenances exigeraient qu'à aucun prix on ne discutât la foi dans laquelle on a été élevé. On allègue que la religion ainsi comprise a puissamment contribué à fonder les nationalités les plus durables et les plus robustes, on prétend la lier d'une manière indissoluble au patriotisme, et c'est avec l'aide d'arguments pareils que nous entendons affirmer tous les jours que la France doit être à jamais dévouée aux intérêts du saint-siège parce qu'elle est la nation de Clovis et de saint Louis. Mais ce qu'on ne dit pas c'est qu'on retourne ainsi au principe païen qui assignait à chaque nation ses dieux et ses autels, c'est qu'on dégrade la religion universelle qui ne connaît selon la parole de saint Paul « qu'un seul Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous et parmi tous et en tous; » ce qu'on ne dit pas, c'est qu'en prétendant servir la religion on enseigne précisément le scepticisme, car qu'est-ce qu'une vérité religieuse qui s'étend jusqu'à la frontière et qui change avec les nationalités? Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. Un ruisseau suffit pour changer les doctrines. Il est du devoir d'un bon Français de servir la cause de l'Eglise romaine qui a fondé, nous dit-on, notre nationalité. Et comme c'est la Réformation qui a fait la grandeur de l'Alle-

magne, tout bon Allemand devra se dévouer également à la cause de Luther. Mais au delà de la Vistule, il y a une puissance immense qui a grandi à l'ombre du symbole de l'Eglise grecque, mais à Constantinople, il y a un vaste empire dont le croissant de Mahomet a été le drapeau. Quel est le dernier mot de ce système? C'est la religion nationale, c'est la guerre religieuse dans laquelle chaque chef prétend invoquer sur ses drapeaux la bénédiction de Dieu. Et vous ne voyez pas que la religion mise ainsi au service de la politique descendra avec elle dans toutes ses intrigues et dans toutes ses passions, qu'elle ne sera qu'un instrument de règne et de conquête? Pour moi, si l'on me demandait d'énumérer les causes qui ont le plus discrédité le christianisme dans notre vieille Europe, je citerais tout d'abord celle-là. Oh! je le dis avec une conviction ardente, vienne bientôt le jour où les gouvernements d'ici-bas ne se chargeront plus de protéger la religion, où ils ne lui commanderont plus en retour des prières intéressées qui changent avec chaque pays et avec chaque révolution dans le même pays! Vienne bientôt ce jour, car alors l'Eglise, forcée enfin de ne plus compter que sur son divin Chef, comprendra mieux qu'elle ne l'a fait jamais la réalité de sa présence et

sa force victorieuse ! Dégagée des protections trompeuses qui la compromettent plus qu'elles ne la servent, elle prouvera au monde qui parle de sa décadence son immortelle jeunesse et son étrange vitalité.

Il faut donc se rendre compte de sa foi, mes frères ; c'est un droit, c'est un devoir. L'Évangile n'impose pas les convictions, il veut que ces convictions soient libres et sincères, et rien n'égale le respect profond de Jésus-Christ pour l'âme humaine ; jamais il ne la violente, jamais il ne la prend par surprise, jamais même il ne l'entraîne dans un élan d'enthousiasme. Ai-je besoin de vous rappeler ici le langage de saint Paul, le soin avec lequel il se défend de dominer sur la foi des autres, ses appels incessants à l'intelligence, à l'examen, à l'expérience personnelle de ceux auxquels il écrit ? Or tout examen entraîne la possibilité du doute. Pour saisir la vérité, il faut la séparer de l'erreur, et cette question suprême se pose dans la conscience : « Ai-je la vérité ? » Question redoutable, mais à laquelle nul n'a le droit d'échapper. J'entends beaucoup d'hommes qui voudraient l'écarter. « C'est l'examen, disent-ils, qui nous perd, c'est l'examen qui tue la foi. » Je le nie avec énergie. Et tout d'abord, je demande si le sentiment religieux

est plus faible, moins profond dans les pays où l'on examine que dans ceux où l'on a fermé les livres, bâillonné les bouches, étouffé la recherche. Autour de nous-mêmes que voyons-nous? Savez-vous ce dont je me plains, c'est qu'on n'examine pas, c'est que la religion n'est la sérieuse préoccupation que d'une infime minorité, c'est qu'on se précipite dans l'incrédulité comme auparavant on se précipitait dans la tradition, en aveugle, sur l'autorité de certains chefs. C'est toujours la foi d'autorité, seulement le professeur d'athéisme prend à partir d'un certain jour la place qu'avait jusque-là remplie le prêtre, et il est écouté aussi docilement. Fanatisme pour fanatisme, je ne donne pas à cela le nom de conviction, et quand je vois le sans façon, l'ignorance étonnante, l'étroitesse toute sectaire avec laquelle certaines écoles prétendent juger l'Évangile, j'ai le droit de leur dire : « Connaissez-vous ce dont vous parlez ? »

Mais, si l'examen est un devoir, est-il toujours possible? me demandera-t-on. « Appellerez-vous les ignorants, les simples à traiter les questions les plus subtiles et les plus compliquées? » Non, mes frères, nous n'avons point une telle prétention et ceux qui la prêtent au protestantisme évangélique peuvent aisément le rendre ridicule, mais

ce sera aux dépens de la vérité. Je crois pour ma part que l'Évangile a ses preuves pour tous les genres d'esprit et pour toutes les situations d'âme. Pour les uns il se justifie par des arguments qui saisissent leur intelligence. Chez les autres il touche surtout la conscience et le cœur. Il n'est pas besoin d'être un théologien, pour avoir d'excellentes raisons de croire en Jésus-Christ, et lorsque, par lui, on a retrouvé le vrai Dieu, lorsqu'on possède le pardon, la paix et l'assurance de la vie éternelle, on est placé sur un terrain que toutes les théologies du monde ne pourront pas ébranler. Je vais plus loin et j'affirme que les plus grands théologiens qui n'ont pas fait cette expérience risquent fort de passer à côté du christianisme sans en avoir compris le premier mot. Mais celui qui l'a faite, fût-il un pauvre ouvrier, fût-il le plus ignorant des manœuvres, il ne croit plus en aveugle, car entre sa conscience et la vérité il y a eu cette correspondance intime qui crée les convictions de bon aloi, et lorsque avec un accent convaincu, il me dit : « Je sais en qui j'ai cru, » je m'incline devant sa foi. Qu'on ne dise donc pas que l'examen est impossible en pareille matière, et qu'il ne reste de refuge que la foi aveugle ; l'Évangile a ses preuves pour tous, et les plus décisives, les plus fortes, les

plus entraînant sont celles qui sont communes aux ignorants comme aux savants, celles qui s'adressent avant tout à la conscience coupable, au cœur qui a soif de pardon, d'amour et de paix.

J'ai justifié la nécessité de la recherche et la légitimité du doute. Laissez-moi vous les montrer par un exemple. Nous sommes au premier siècle de notre ère. L'apôtre du salut par la foi, saint Paul vient de débarquer dans une ville d'Asie; il est entré dans la synagogue, et sa parole ardente a entraîné les cœurs; une Eglise s'est formée, mais il y a là d'anciens Juifs zélés pour les traditions de leurs pères; ils voient avec effroi, avec une indignation sincère, proposer une doctrine qui déclare que la loi de Moïse est abolie, que le temple de Jérusalem doit tomber, qu'Israël ne sera plus le peuple de Dieu et que les païens eux-mêmes peuvent s'appeler les enfants d'Abraham; ils se rappellent les promesses des prophètes annonçant à Juda une alliance éternelle avec Dieu, affirmant que Jérusalem serait le centre du monde vers lequel regarderaient les nations; si la parole de saint Paul les a un moment troublés, ils la repoussent bientôt avec effroi, comme celle d'un émissaire de Satan, ils s'enivrent de leur propre zèle, ils s'étourdissent de leur exaltation, et croyant servir Jéhovah, ils con-

damnent, ils maudissent, ils anathématisent sans examiner, sans réfléchir. N'est-ce pas l'histoire de tous les fanatismes, de celui qui poursuivait le Christ devant le sanhédrin et dans le prétoire de ses cris de haine et de sainte colère, de celui qui dans les rues d'Ephèse répétait tout un jour : « Grande est la Diane des Ephésiens?... » Voulez-vous voir au contraire comment le doute en pénétrant dans une âme peut y apporter la lumière? Regardez ce jeune disciple des Pharisiens qui, après avoir assisté au supplice d'Etienne, s'en va pensif et la conscience oppressée. Il a entendu la prière suprême du martyr et pour la première fois il s'est troublé; il s'est dit : « Ne me suis-je pas trompé? » Ce doute, il ne l'écouterait pas d'abord; au contraire, pour étouffer cette voix importune, il déploiera contre les chrétiens une ardeur nouvelle, jusqu'au jour où un coup de foudre le terrassera sur le chemin de Damas. Le premier doute dans l'âme de saint Paul, c'était le premier rayon du jour nouveau qui allait l'éclairer.

Ainsi le doute peut être légitime, il peut être voulu de Dieu. Mais à quelle condition? C'est qu'il soit produit par l'amour même de la vérité, c'est qu'il ait pour but de conduire à la vérité. Alors il n'est plus, si je puis le dire, qu'un des côtés de la foi.

Par le même motif qui fait que j'affirme la vérité, je doute vis-à-vis de l'erreur probable, et je nie vis-à-vis de l'erreur démontrée. Ainsi, dans un autre ordre, la haine peut être une des faces de l'amour, car par cela même que j'aime la justice et la sainteté, je hais et je dois haïr l'iniquité et la souillure. Mais si l'amour du bien entraîne la haine du mal, suivant cette belle parole du Psalmiste « Vous tous qui aimez l'Eternel, haïssez le mal ! » s'en suit-il que la haine puisse être recommandée, et n'est-il pas évident que séparée de l'amour elle est pour l'âme humaine un véritable enfer ? Or ce qui est vrai de la haine je l'applique au doute, et je dis : « Si le doute peut être un des moyens par lesquels se manifeste l'amour de la vérité, il n'en reste pas moins vrai que le doute est funeste à l'âme, qu'insensiblement il l'abaisse, il la tue. » C'est ce que je vais essayer de montrer.

C'est de *l'état de doute* qu'il s'agit ici ; voilà la maladie que je constate et dont je vois partout les effets. Doutes de l'intelligence. On a prêté l'oreille aux conflits des opinions dans ce siècle tourmenté. On a entendu discuter les preuves sur lesquelles reposait sa croyance ; on a rencontré derrière chaque vérité un peut-être qui la rendait suspecte. On a vu des esprits pénétrants ne plus traiter le christianisme

que comme une religion un peu plus élevée que les autres. On a entendu la négation porter sur tout et n'épargner presque rien. C'était une page après l'autre qu'il fallait arracher de l'Évangile, c'était un récit après l'autre qui devait désormais prendre place au sein des légendes; la figure du Christ allait perdant ses traits distinctifs et s'évanouissant dans le crépuscule du passé. Après Jésus-Christ, il restait au moins le Dieu vivant, le Dieu créateur et juge, mais voici que la science affirme que ce sont là des dogmes surannés, des conceptions tout humaines qu'il faut laisser aux enfants et aux peuples enfants. Ces opinions étonnent d'abord, elles épouvantent peut-être, mais on finit par les entendre répéter partout. Un jour elles frappent à la porte de votre âme. Vous résistez, mais elles reviennent à la charge. Hautaines et tranchantes, ou insinuantes et souples, elles vous hantent, vous obsèdent. L'ange du doute se penche sur vous quand vous lisez l'Écriture, il souffle à votre oreille des paroles de froide ironie, il s'assied à vos côtés quand vous écoutez ici l'Évangile; lorsque vous fléchissez le genou pour prier, il vous dit : « A quoi bon ? » Il se lève et s'avance avec vous vers la table sainte, il mêle un sarcasme à vos émotions les plus saintes. Une heure arrive enfin où

l'obscurité envahit votre âme, où vous cherchez anxieusement votre foi disparue, où vous répétez avec amertume la parole de Job : « J'espérais la clarté, mais voici les ténèbres ».

Tous ne sont pas tentés de cette manière-là. Les doutes de l'intelligence sont le partage du petit nombre. Mais la vie soulève pour tous, même pour les plus ignorants, des questions redoutables. On regarde autour de soi et on voit l'Eglise qui devrait être le royaume de Dieu sur la terre, abandonnée à ses destinées, compromise, et souvent ridiculisée par la faute de ses défenseurs. On voit la foi chrétienne rester sans effet sur la vie, et des hommes que l'on nomme pieux manquer à la stricte probité; on les voit intéressés, étroits, orgueilleux comme les autres, implacables dans leurs ressentiments, impitoyables dans leurs jugements; on s'aperçoit que les luttes religieuses ont le secret de produire je ne sais quelles aigreurs de parole, quel odieux mélange de douceur et de zèle acariâtre, d'effusions pieuses et de calomnieuses attaques. On ne songe pas même à se demander si l'Evangile est solidaire de tout cela, et comme on voit à côté de soi des hommes sans foi, des indifférents, des athées, être généreux, bienveillants, charitables, on se laisse aller graduellement à croire que

le christianisme est sans influence. Dans cet état de demi-scepticisme le temps se passe et chaque jour l'influence du monde et de la vie ébranle, use les convictions comme l'eau qui, pénétrant dans des terrains en pente, les disjoint peu à peu, et les fait insensiblement glisser du côté de l'abîme... Vienne alors l'épreuve. On prie et on n'est pas exaucé, on revient à la charge et le ciel se ferme et Dieu reste silencieux. Quoi ! Dieu n'écoute pas ! Et où sont donc ses promesses ? Il n'éloigne pas de moi cette tentation qui m'obsède ! Il ne m'épargne pas cette angoisse où je vais défaillir ! Il ne m'envoie pas mon pain quotidien ! Il ne sauve pas cette vie à laquelle la mienne est suspendue ! Il ne me rend pas cet enfant pour lequel je l'ai béni tant de fois et dont les sourires, les caresses et l'innocente confiance m'ont si souvent rapproché de lui ! Il le laisse mourir et souffrir ! Lui qui est père il ne comprend pas mes angoisses, quand d'un mot, d'un signe il pourrait les apaiser ! Ou, ce qui est pire encore, il laisse cette âme qui m'est chère comme la mienne, en proie à l'erreur, au désordre, à la corruption qui la ronge... Alors, dans cet excès de douleur, tout s'ébranle, tout s'écroule dans l'âme et Dieu lui-même disparaît. Ce n'est pas qu'on doute toujours de Dieu. N'y arrive pas qui

veut. L'athéisme blesse trop vivement la raison qui, cherchant instinctivement une cause à tout, ne consent pas aisément à admettre que le monde seul puisse s'en passer. On admet Dieu, mais on ne croit plus à son amour, ou bien, ce qui est plus fréquent encore, on se figure que seul on n'en sent pas les effets... Par un monstrueux égarement on croit être devenu le prédestiné de sa colère. Il y a quelque chose d'étrange dans cette idée d'une créature qui croit que le Tout-Puissant la distingue entre toutes pour faire d'elle l'objet de son impitoyable et persévérante hostilité. On serait tenté d'en sourire, si le sourire était possible devant de telles angoisses. En vain nous faisons entendre à ces âmes égarées les appels les plus émouvants de l'Évangile; Dieu, pensent-elles, ne peut pas les aimer. Aveuglées par leur douleur, elles n'ont plus de discernement pour sa miséricorde, elles n'en ont que pour sa sévérité. « Il faut que Dieu nous aime bien, disent-elles avec ironie, pour qu'il nous châtie de la sorte. » Elles comptent leurs épreuves; elles en distillent tout le fiel, elles s'en abreuvent. Ah! plaignons-les, mes frères, car quelle détresse peut égaler la leur! Plaignons-les, car, si effrayante que soit cette attitude, elle vaut peut-être encore mieux que l'indifférence. Pères

qui m'écoutez, entre un fils rebelle et un fils dont le cœur serait pour vous absolument insensible, hésiteriez-vous un moment?

Je viens de retracer quelques-uns des effets du doute tels que j'ai pu les observer moi-même; peut-être plus d'un de ceux qui m'écoutent a-t-il reconnu dans ce tableau sa triste histoire? Avez-vous visité dans votre âge mûr la maison où vous aviez été heureux dans votre enfance, où vous aviez aimé, une maison pleine autrefois de rayons de soleil, et de rires joyeux, l'avez-vous retrouvée dépouillée, morne et solitaire? Avez-vous revu la table commune, le siège de l'aïeul, le foyer si brillant autrefois et réchauffant moins le cercle de famille que ne le faisait l'affection qui rayonnait des cœurs? Avez-vous arpenté d'un pas triste l'allée où vous égariez vos premiers rêves de jeunesse, ces rêves d'espérance infinie? Avez-vous retrouvé le banc où se prolongeaient dans l'ombre du soir les longues causeries, avez-vous contemplé tout cela, le cœur dévasté par l'épreuve? Avez-vous vu se dresser à chaque pas de chères et douces images, qui n'apparaissaient un moment que pour vous laisser plus morne et plus solitaire? Avez-vous étendu les bras dans le vide pour ressaisir tout ce passé qui vous échappait à jamais? Eh bien, il en est de l'âme

de l'homme comme de sa demeure, et ceux qui doutent me comprendront. Vous souvenez-vous du jour où votre âme s'ouvrit à la vérité pour la première fois, et où le Dieu de l'Évangile y fit son entrée? Vous rappelez-vous vos premières larmes de repentir et d'amour? Entendez-vous la parole d'absolution et de paix qui remplit alors votre cœur d'une joie ineffable? Sentez-vous encore la blanche robe des miséricordes divines descendre sur vous et vous envelopper tout entier? Revoyez-vous les bénédictions passées qui de tout côté se dressent et vous parlent de l'amour de Dieu? Vous rappelez-vous les journées commencées dans la prière, les saints avertissements de la conscience écoutés, l'égoïsme combattu, et les œuvres de dévouement aimées et poursuivies? Aujourd'hui vous doutez, et quand vous rentrez dans votre âme, il vous semble que vous errez dans une maison vide où vous évoquez le souvenir des morts. Vous doutez et les autres n'en savent rien peut-être... et quand vous êtes là, assis à côté de nous, joignant en apparence vos prières aux nôtres, il vous semble que vous nous êtes devenu étranger. Vous dites : « S'ils savaient ce que je pense ! » Notre langage de foi, d'amour et d'espérance n'exprime plus ce qu'il y a dans votre cœur.

Eh bien, vous qui vous reconnaissez à ces traits, c'est à vous que je m'adresse, c'est à vous que je demande si vous voulez rester dans cet état, si vous ne sentez pas que vous y mourez à la vraie vie.

Il faut en sortir, car votre âme s'y énerve en proie à une croissante atonie; car, sur ce vaisseau que la mer emporte il n'y a plus de pilote au gouvernail qui s'agite vainement battu par les flots opposés. Il le faut, car votre volonté s'affaiblit dans cette vie toujours partagée, car l'inspiration vous manque, et votre existence s'en va triste et stérile. Et ne voyez-vous pas que, tout ce qu'a perdu en vous la vie supérieure, c'est le monde qui l'a gagné? Où sont vos œuvres de dévouement et de charité? Quelles paroles de force et de consolation apportez-vous à ceux qui vous entourent? Quels sacrifices cachés semez-vous sur votre chemin? Quel terrain avez-vous conquis sur l'erreur et sur le mal? Où sont vos scrupules à l'égard de ce qui autrefois vous troublait? Vienne la tentation, où sera votre refuge, derrière quel rempart vous abriterez-vous? C'est de foi que l'âme doit vivre et le doute prolongé c'est la mort.

Est-ce que je viens vous dire, mes frères, d'échapper au doute par l'exaltation? Est-ce que je prétends vous prêcher ici la foi aveugle? Est-ce

que je vous engage à vous jeter en désespérés dans les bras de l'autorité ? Non, certes, car l'exaltation c'est l'ivresse de l'âme et ce n'est pas là ce que Dieu veut de nous ; ce qu'il vous demande de faire, nous le verrons bientôt ; aujourd'hui laissez-moi du moins vous donner un conseil.

Si grandes que soient les attaques du doute, il reste dans votre âme des convictions dernières qui pour vous ont encore un caractère sacré. Si vous ne croyez plus à certains enseignements de l'Évangile, vous croyez encore peut-être que Jésus est venu de Dieu ; si Jésus-Christ lui-même n'est plus pour vous que le plus saint des hommes, vous croyez encore que sa parole est la vérité. Si la critique vous a ravi cela même, vous croyez du moins que Dieu existe et qu'il est juste et bon. Si Dieu n'est plus pour vous qu'une idée, vous croyez que le bien vaut mieux que le mal, la vérité que le mensonge, l'amour que l'égoïsme. Eh bien, cette vérité suprême, gardez-la, et derrière elle abritez votre âme. Quand un pays est tombé au pouvoir d'un oppresseur étranger, quand ville après ville a dû se rendre, quand partout pèse un joug détesté, s'il y a là quelques âmes fières, encore capables de comprendre ce que valent la liberté et l'indépendance, elles se choisissent un dernier

refuge et là, dans la solitude, elles plantent le drapeau de la patrie, afin de protester jusqu'à l'heure de l'indépendance; car, tant que ce drapeau flotte encore, on peut espérer l'affranchissement. Or, je vous le dis, quand le doute aura envahi votre âme tout entière, quand vos convictions et vos meilleures espérances auront dû reculer pas à pas devant lui, arrêtez-vous derrière une de ces vérités suprêmes sans lesquelles il ne vaut plus la peine de vivre et que vous ne pouvez renier qu'en vous suicidant... et là, mon frère, sur ce dernier coin de terre, creusez de vos mains, creusez jusqu'au sang, arrosez ce sol de vos larmes et puis plantez-y le drapeau de la foi. Qu'il y reste soutenu de votre main fidèle jusqu'au jour de la lumière et de la liberté, et si ce jour ne devait pas luire pour vous ici-bas, mourez du moins en affirmant qu'il y a une vérité éternelle; Dieu qui pèse toutes choses dans sa justice infinie vous jugera dans sa miséricorde, et moi, sans pénétrer son jugement, je me souviendrai que suivant la promesse de l'Écriture, « la lumière se lèvera tôt ou tard pour ceux dont le cœur est droit. » Amen !

N. B. La division actuelle de ces deux discours n'a été introduite qu'après coup et en les rédigeant. Le second tient de trop près au premier pour pouvoir en être séparé.

L'ÉTAT DE DOUTE

(SECOND DISCOURS.)

L'ÉTAT DE DOUTE

(SECOND DISCOURS.)

Dans les ténèbres, la lumière s'est levée
pour ceux qui sont droits.
(Ps. CXII, 4.)

J'ai étudié avec vous, mes frères, l'état de doute et ses effets sur l'âme. J'ai indiqué les causes qui le produisent le plus souvent ; aujourd'hui il me reste à montrer par quels moyens cet état peut être combattu.

Comprenez bien le but que je me propose. Ce n'est point aux incrédules que je m'adresse, c'est aux croyants dont la foi est troublée. Je ne prétends d'ailleurs nullement aborder ici les objections que l'on soulève aujourd'hui contre le chris-

tianisme et qui ont pu troubler leur foi. Quand je le voudrais, comment le pourrais-je? Le nombre de ces attaques est incalculable. Il n'est pas une des vérités auxquelles je crois qui soit épargnée et sur laquelle je n'aie entendu prononcer, au nom de *la science*, une sentence d'irréremédiable condamnation. « Quoi! vous croyez encore au surnaturel, nous dit quelqu'un de nos frères qui pense avoir affranchi sa foi de tout élément erroné, et vous ne voyez pas que le surnaturel a fait son temps! » « Quoi! lui dit à son tour quelque déiste sincère, vous croyez encore en Jésus-Christ, et vous ne voyez pas que la conscience humaine est la seule révélation de Dieu! » « Quoi! répond un apôtre de la morale indépendante, vous rattachez encore votre vie à cette hypothèse indémontrable que vous appelez Dieu, et vous ne sentez pas que l'idée du bien et de la liberté morale suffit à l'homme qui cherche la vérité! » « Arrêtez-vous, lui crie ici un matérialiste également sincère, la science ne connaît pas cette conception que vous appelez la liberté morale. » Quel est le dernier mot de ce conflit? Ce dernier mot, il a été prononcé récemment dans une discussion publique par un écrivain de grand talent. « Que parle-t-on, s'est-il écrié, de règle certaine en morale! Il n'y en a pas d'autre que le

succès (1). » Est-ce que cela, mes frères, ne vous rappelle pas le mot de l'Évangile : « Laissez les morts ensevelir leurs morts? » Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que tous, également sincères, prétendent parler au nom d'une science qui ne veut plus d'hypothèses. Pauvre et noble science ! que de ruines on accumule en ton nom ! Vous n'attendez pas apparemment que je m'engage avec vous dans une telle discussion : je n'y songe point. Il s'agit pour moi, non pas de répondre à tels doutes particuliers, mais de combattre l'état de doute lui-même, cet état morbide qui envahit aujourd'hui tant d'âmes et les vôtres peut-être. Il s'agit de montrer ce que doit faire celui qui en est atteint.

Un jour Jésus trouvant aux portes de Jérusalem un pauvre paralytique qui depuis trente-huit ans traînait ici-bas sa misérable existence fut ému de compassion et voulut le guérir ; mais tout d'abord il s'arrêta devant lui et lui dit : « Veux-tu être guéri? » Eh bien, cette question, souffrez tout d'abord que je vous l'adresse, ô vous qui doutez. Voulez-vous être guéris ? Le voulez-vous ? Vous vous plaignez de l'incertitude où vous êtes, de vos langueurs, de

(1) M. Emile de Girardin.

vos irrésolutions, de cette atonie malade où vous laissez consumer vos jours et votre énergie ; vous envie, dites-vous, le bonheur de ceux qui croient. Il semble, à vous entendre, que l'état où vous êtes ne dépende nullement de vous. Or, c'est précisément sur ce point que j'appelle votre sérieuse attention. Etes-vous certains, absolument certains, que votre volonté n'en soit à aucun degré la complice ? On dirait que c'est la sincérité qui vous oblige à cet état. Eh bien, c'est à cette sincérité que je fais appel maintenant, et je vous demande s'il n'y a pas dans le doute certains attraits que vous ne voulez pas avouer.

Parlons tout d'abord des doutes de l'intelligence. N'ont-ils rien qui flatte votre amour-propre ? En face d'une question qu'on soulève, entre celui qui dit : Je crois, et celui qui hoche la tête, à qui donnera-t-on dans le monde la palme de l'intelligence ? N'est-ce pas au dernier ? Singulier jugement du reste ! En effet, si le doute était la preuve d'une intelligence supérieure, il faudrait en conclure que ces intelligences abondent, car les douteurs sont partout ; et cependant l'ignorance, l'étroitesse de vues, la vulgarité de la pensée, les préjugés de toute espèce ne sont pas, tant s'en faut, l'apanage distinctif des croyants. Mais c'est chose

entendue que la foi trahit presque toujours quelque faiblesse d'esprit. Or, mes frères, croyez-vous qu'il soit facile de confesser sa foi au milieu du monde? Je le demande à l'étudiant comme à l'ouvrier qui m'écoute; je leur demande si, dans les hautes écoles comme dans les ateliers, la foi n'exige pas de celui qui la professe un courageux effort et souvent de douloureux sacrifices; si elle ne soulève pas la raillerie ou je ne sais quel respect tout mêlé de dédain? Remarquez qu'il en a toujours été ainsi. Au dix-septième siècle par exemple, dans ce temps où le christianisme était accepté de tous en apparence, je suis frappé de voir les prédicateurs de l'Évangile tenir sans cesse leurs auditeurs en garde contre le respect humain et contre la crainte des railleries. C'est qu'au fond l'esprit du monde est toujours le même, c'est que pour être chrétien, il faut être devant le monde témoin et porteur d'une vérité qui l'étonne, l'irrite et le scandalise. Acceptez-vous ce fardeau? N'est-ce pas là ce qui épouvante votre faiblesse et votre lâcheté? Si demain un vaste courant d'opinion se prononçait en faveur de l'Évangile, vous en coûterait-il autant de croire et de confesser votre foi? Rentrez en vous-mêmes, examinez-vous et répondez.

Savez-vous quel est le second attrait du doute ? C'est l'indépendance où il nous laisse. Toute conviction nous lie, et nous le sentons si bien, que lorsqu'un homme dément sa conviction par sa vie, nous le condamnons sans hésiter au nom de la simple morale. Telle est la source des reproches les plus fondés que les incrédules dirigent contre les chrétiens. A la moindre faiblesse, ils ne reculent pas devant le mot d'hypocrisie. Si je suis convaincu que le christianisme est une révélation divine, me voilà obligé de le suivre ; si, au contraire, je n'y vois qu'un produit de la conscience humaine, je le juge librement du haut de ma raison. Mais, entre ces deux solutions, il y en a une troisième, c'est le doute qui me laisse libre de chercher dans l'Évangile des émotions religieuses, et d'en penser ce qu'il me plaît. Si je crois que Dieu est saint et qu'il veut la sainteté, me voilà obligé de dompter ma chair, de surveiller mes regards, de réprimer la convoitise... Si je ne connais d'autre frein que la douce loi de la nature, je n'ai pas besoin de vous demander quelle sera ma morale ; mais, entre ces deux solutions, il y a le doute qui ne conclut rien et qui me laisse libre de suivre les désirs de mon cœur. Si je crois à un Maître crucifié qui m'ordonne le sacrifice, et qui me dit que l'égoïsme est

un crime, ma conscience me reprochera tout ce qui ne tend qu'à moi-même; si au contraire je ne relève que de moi-même, je puis faire de mon moi le centre de ma vie; mais, entre ces deux partis, il y a le doute qui me laisse osciller de l'égoïsme au dévouement en suivant les impulsions de la nature. O douteurs qui m'écoutez, laissez-moi vous adresser une question. Vous avez au-dedans de vous, comme tout homme, des passions que vous connaissez bien, que vous connaissez aux blessures qu'elles vous ont faites, hélas ! peut-être à l'esclavage dégradant sous lequel elles vous tiennent encore aujourd'hui. Leur puissance, vous la savez grande, je présume, et vous n'êtes pas assez naïfs pour affirmer qu'elles n'influencent en rien vos pensées ni vos décisions. Eh bien ! si ces passions pouvaient prendre une voix, seraient-elles favorables à une croyance qui proclame que Dieu est juste, qu'il est saint, qu'il est amour et que vous devez lui appartenir ? Non, il n'est pas vrai que le doute soit toujours pénible comme on l'a tant dit dans notre âge de sentimentalité mensongère. Le jour où pour la première fois, dans la vie du jeune homme, s'ébranle la croyance au devoir, il y a chez lui de la stupeur, j'en conviens, peut-être de l'épouvante, mais il y a aussi d'immenses

joies, les joies de la révolte et de la fausse liberté. Oui, si la tentation le séduit et le charme, je vous dis que le doute, pour lui, ce sera le libérateur qu'il aimera, qu'il bénira. Or celui qui connaît son cœur, celui qui sait avec quelle répugnance nous acceptons le joug de Dieu, avec quel empressement nous le secouons, celui-là nous dira si le doute n'a pas d'attrait. N'est-il pas certain que la volonté se sent d'autant plus indépendante que la foi en Dieu devient plus vague et plus faible, car, de même que lorsque le soleil se couche, l'ombre que nous projetons sur le sol s'allonge et grandit toujours plus, de même à mesure que Dieu baisse à notre horizon, notre place grandit sur la terre. N'est-il pas certain que toutes les convoitises, toutes les puissances mauvaises de l'âme aiment le doute comme les bêtes fauves aiment la nuit ? N'est-il pas certain que rien ne rassure la conscience coupable autant qu'un *peut-être* et que le Tentateur lui jette à toutes les époques pour calmer ses angoisses et endormir ses remords le mot qui perdit le premier homme : « Quoi ! Dieu aurait-il dit ? »

Un exemple va éclaircir ma pensée. Je suppose un homme qui croit à l'Évangile et qui rencontre sur sa route une tentation à laquelle il cède et qui

l'entraîne. A ce moment sa vie se dédouble pour aller dans deux directions opposées ; en haut, dans la croyance, la sainteté, en bas, dans la réalité, le désordre. Que fera-t-il ? Hélas ! il persévérera peut-être dans cette double voie, de nombreuses expériences le prouvent, mais si cette duplicité lui fait horreur, il ne lui reste plus que deux partis, ou sacrifier sa vie à sa foi, ou sacrifier sa foi à sa vie. Le premier c'est l'héroïsme, cet héroïsme qui fait frémir la chair et que Jésus-Christ commande à ses disciples sous peine de perdition : « Si ton œil te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; si ta main te fait tomber, coupe-la et jette-la loin de toi. » Mais s'il ne veut pas de ce sanglant sacrifice, que fera-t-il nécessairement, fatalement ? Il fermera les yeux à la lumière qui le condamne, et ne pouvant la nier, il cherchera à l'oublier de plus en plus. Vienne le doute ! Il l'accueillera avec une secrète, une immense joie, car le doute pour lui, c'est le mal impuni, c'est la liberté d'échapper à Dieu. Je sais, mes frères, ce que de telles pensées ont d'humiliant pour nous. Il y a des hommes qui verront là des insinuations insultantes pour la dignité de l'homme. Mais Jésus-Christ qui n'a assurément pas insulté à l'humanité est trop souvent revenu sur ce sujet pour

que nous n'y insistions pas après lui, et j'ajoute qu'il n'est pas un chrétien se connaissant lui-même qui ne sache par expérience combien le doute de l'esprit tient de près à l'état de la vie. Eh bien, c'est à cet examen que je vous convie en vous adressant la question du Sauveur : « Veux-tu être guéri? »

Si, dans la sincérité de votre âme vous le voulez, que faut-il faire pour y parvenir? Telle est notre recherche d'aujourd'hui ; mais ici même un point nous arrête. On nous demande s'il y a réellement quelque chose à faire pour sortir d'un pareil état. On nous dit : « De votre aveu la foi est un don de Dieu. Est-ce notre faute si nous ne l'avons pas reçu? Dépend-il de nous de croire ou de ne pas croire? Pouvons-nous changer la nature de notre intelligence, et recevoir comme vrai ce qui ne nous semble pas vrai? » On ajoute volontiers : « Vous êtes bien heureux de croire. » Quant à cette dernière assertion, mes frères, je voudrais admettre qu'elle est toujours sincère, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que la plupart de ceux qui tiennent ce langage se soucient en réalité fort peu de ce bonheur qu'ils nous envient. Qu'est-ce pour eux que la foi? C'est la part des faibles, des mineurs de l'intelligence auxquels la tutelle de

l'autorité restera toujours nécessaire, des femmes, des enfants, des esprits pusillanimes, des âmes fatiguées et meurtries par les luttes de la vie. La foi, pour eux, c'est l'ombre nécessaire aux regards trop faibles pour supporter la lumière de la science et de la raison. Eh bien, par moment ils pourront envier ceux qui croient, comme l'homme fait se plaît à regretter la candeur et la confiance de l'enfant, mais après tout comme ils s'imaginent que c'est la supériorité de leur esprit qui les a fait douter et qu'il ne dépend pas d'eux de revenir en arrière, leur opinion à ce sujet se résume dans ce mot bien connu que l'on croit ce que l'on peut. Or, je voudrais aborder en face cette pensée et, de même que j'ai montré le rôle de la volonté dans le doute, vous le montrer dans la foi.

Il y a ici un fait qui devrait vous frapper. L'Évangile commande la foi. Or, l'Évangile respecte la nature humaine ; jamais il ne la contraint, jamais il ne la violente ; toujours il demande une adhésion volontaire. Cependant il ordonne la foi comme il ordonne l'amour. Nous nous en étonnons, cela nous semble extraordinaire, disons tout, impossible et contre nature, car comment ordonner l'amour, comment ordonner la foi ? On aime qui l'on peut. On croit ce que l'on peut. Cela

nous paraît très-plausible; et cependant voici de tous les livres celui qui connaît le mieux notre nature qui nous ordonne de croire et d'aimer. Et veuillez remarquer que des millions d'âmes éclairées, régénérées, sauvées par l'Évangile le bénissent de ce qu'il leur a fait un devoir de croire et d'aimer.

Eh bien, je vous demande, mes frères, si Dieu pourrait nous ordonner en aucune manière ce qui ne dépendrait à aucun degré de notre volonté. Mais s'il le faisait, où serait sa justice? Allons jusqu'au bout. S'il le faisait, ce serait le méchant serviteur de la parabole qui aurait raison lorsqu'il s'écrie : « Maître dur et cruel, tu moissonnes où tu n'as pas semé, tu recueilles où tu n'as pas répandu. »

Mais que serait-ce, mes frères, si je vous montrais que vous-mêmes vous êtes ici d'accord avec l'Évangile et que ce qu'il enseigne, vous l'affirmez sans cesse? « On aime qui l'on peut, » dites-vous. En êtes-vous bien sûrs? Est-ce là le langage que vous tenez à votre fils égaré quand de détestables influences ont exalté son égoïsme et vous ont aliéné son cœur? Et quand celui auquel vous aviez confié, ô père qui m'écoutez, le bonheur de votre fille, quand il a désenchanté et flétri sa vie, trompé sa

confiance et aliéné son cœur par son indifférence et ses outrages, acceptez-vous qu'il s'excuse en prétendant que l'on aime qui l'on peut? L'on aime qui l'on peut! Ah! je comprends cette devise dans la bouche des avocats du mariage libre et du libertinage; je la comprends chez ceux qui ne voient dans l'amour que le plaisir, chez ceux qui n'ont jamais senti tout ce qu'il y a d'idéal et de sacré dans l'épouse et dans la mère. Mais quiconque a véritablement aimé sait que l'amour est tout pénétré de respect et de fidélité, qu'il engage l'âme par des obligations saintes; oui, cette vie magnifique de l'amour où vous ne voyez tout d'abord que le libre épanouissement du cœur, il lui faut pour durer et grandir le sentiment profond et sérieux de la fidélité, comme il faut au fleuve les rives qui le resserrent afin d'empêcher son pur courant de se perdre et de croupir en des eaux stagnantes, comme il faut au foyer une main vigilante rassemblant les charbons qui se dispersent et qui s'éteindraient en se séparant. Est-ce que vous ne le savez pas? Est-ce que mille fois vous n'avez pas senti la vie de l'affection s'animer et jeter une lueur plus vive quand la volonté intervenait pour dompter les mauvais mouvements de l'égoïsme, les soupçons injustes, les ressentiments mesquins,

quand elle agissait pour ramener à son véritable et pur foyer ce cœur sollicité par les séductions extérieures et par les tentations du monde ? Ah ! l'Évangile nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, et c'est parce qu'il nous connaît si bien qu'il nous ordonne d'aimer.

Or ce qui est vrai de l'amour, l'est aussi de la foi. Voyez cet homme ; il est à l'âge où l'ambition s'allume, où l'on jette sur la vie un regard d'immense espérance. A ce moment la tentation l'attend ; son avenir est fait, une route s'ouvre devant lui courte et facile, et là, à deux pas, c'est la richesse, c'est le succès, c'est la renommée... « Quoi, ce que j'avais tant rêvé, ce but que je croyais perdu à une distance énorme, au bout de ce rude sentier où tant d'autres sont morts à la peine, je puis demain l'atteindre, cette proie est à moi ? Je n'ai qu'à tendre la main ? » Oui, mais à cela, il y a pour cet homme une condition, il faut renier ses convictions passées, il faut mettre le pied sur sa conscience. — N'est-ce que cela ? lui dit le monde avec son rire froid et cynique. Est-ce que le succès n'absout pas tout ? On le lui répète, et la lutte commence dans son âme, la lutte et la tourmente ; tantôt c'est la nuit de la tentation qui l'envahit traversée par ses éclairs qui aveuglent, tantôt c'est le pur rayon de la vérité.

Mais si le monde l'emporte, si cet homme sort de ces luttes séduit et vaincu par le mal, croira-t-il au devoir aujourd'hui comme il y croyait hier ? Et si devant une tentation nouvelle il succombe, ne voyez-vous pas que ces défaites successives, battant son âme comme les flots acharnés de la marée montante, enlèveront et balayeront pièce après pièce toutes les croyances qui faisaient sa force et sa dignité ? La volonté peut donc agir sur la foi. Il y a des heures décisives où il nous est ordonné plus que jamais de croire à toutes ces réalités que l'on ne peut toucher ni voir et qui s'appellent l'honneur, la droiture, la conscience, l'humanité. Vous dites : « On croit ce que l'on peut, » et tous les jours vous commandez de croire que l'honneur vaut mieux que le succès, la dignité plus que l'argent, le dévouement plus que l'égoïsme, et lorsque le scepticisme railleur vous répond cyniquement que l'expérience enseigne autre chose, vous répondez qu'il faut croire au bien, et qu'ici le doute est criminel. Ainsi, vous l'avouez, la volonté peut agir sur la foi. Ainsi la foi peut être ordonnée ; or voilà précisément ce que dit l'Évangile ; il est donc certain que pour sortir de votre état il y a quelque chose à faire. Qu'avez-vous à faire ? c'est ce qui nous reste à voir.

Je vous dirai tout d'abord : Cherchez, mais cherchez sérieusement ; et j'ajoute, ne cherchez pas avec votre intelligence seulement, mais avec votre conscience et votre cœur. Je sais que quand nous disons cela on nous accuse volontiers de faire du mysticisme et que l'on nous reproche de sacrifier la raison. Mes frères, je n'entends point sacrifier la raison ; la raison a sa place en religion, et je n'ai jamais vu qu'elle s'abaissât ou se dégradât à l'école de Jésus-Christ. Il faut aimer la science sincèrement, sans arrière-pensée, et comme elle n'a de dignité que lorsqu'elle est indépendante, il faut respecter sa liberté. Est-ce que l'histoire de tous les fanatismes n'est pas là d'ailleurs pour nous rappeler les égarements du sentiment religieux quand il se sépare violemment de la raison ? Je sais que l'incrédulité dit très-haut que la science tue la foi, et que beaucoup de croyants le disent à leur tour à voix basse en tremblant. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Quand on vous dit par exemple que la science démontre que l'âme humaine est une pure hypothèse et que la liberté morale est une pure illusion, le croyez-vous ? Est-ce que la science a dit son dernier mot aux matérialistes ? Est-ce qu'elle a chargé l'incrédulité d'être son interprète authentique ? Est-ce que ce ton tranchant et superbe

est l'accent auquel on la reconnaît ? Ne nous laissons pas troubler par ces assertions, mes frères. Qu'elles ne provoquent pas non plus de notre part des réactions insensées ; qu'elles ne nous fassent jamais railler ni rabaisser l'intelligence humaine ; souvenons-nous surtout qu'en pareille matière la colère et la peur sont indignes d'une âme croyante et que les déclamations qu'elles inspirent ne pèsent pas plus qu'un cheveu dans la balance où se placent les arguments contraires. Il ne peut donc être question de rabaisser l'intelligence, mais quand nous disons que pour revenir à Dieu, le cœur et la conscience sont des chemins plus sûrs et plus courts, nous avons pour cela des raisons que nous vous supplions d'examiner sérieusement. Je n'en alléguerai que trois qui doivent, me semble-t-il, frapper tout homme de bonne foi.

Je dis d'abord que, s'il y a une vérité religieuse, elle doit être accessible aux hommes de toute culture et de toute position. Or, cette condition est absolument irréalisable si c'est l'intelligence avant tout qui doit saisir la vérité, car rien n'est plus inégal que les dons de l'intelligence, rien n'est plus arbitrairement distribué. Je dis qu'il y aurait quelque chose de révoltant dans cette prédestination d'un nouveau genre qui ferait dépendre la connaissance

de Dieu, du degré de culture, c'est-à-dire, dans l'immense majorité des cas, des chances heureuses de la fortune et de l'éducation. Je dis que vous ne croirez pas à une telle religion, et qu'en tous cas, l'humanité n'en voudra jamais. Or, prenez-y garde, il faut en vouloir si c'est l'intelligence avant tout qui mène à Dieu. Faites au contraire appel au cœur et à la conscience ; ici, vous êtes sur le large terrain de l'égalité devant Dieu ; ici que fait la naissance et que fait la fortune ? Eh bien, c'est par ces grandes voies que le Dieu de Jésus-Christ, qui est le Père de tous sans acception de personnes, a voulu que l'on vienne à lui. Oh ! comme je comprends le ravissement de Pascal écrivant avec des larmes de joie dans la nuit où il revint à Dieu : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants. » Nobles larmes d'un savant de génie qui sut comprendre que Dieu se révèle au cœur, nobles larmes qui me rappellent le ravissement d'un plus grand que Pascal, de Celui qui s'écriait en tressaillant de joie : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants ! »

Voilà ma première raison et voici ma seconde. Si Dieu existe, il est évident que notre rela-

tion envers lui doit être une relation de dépendance et d'humilité. Or je remarque que l'intelligence seule ne produit point ces dispositions-là. Pourquoi ? Parce que l'intelligence examine, critique et juge ; ce sont là ses fonctions propres. Or c'est la tentation de celui qui juge de se placer au-dessus de celui qu'il juge, ou tout au moins dans un rapport d'égalité avec lui. Est-ce de la sorte, je vous le demande, qu'il pourra rencontrer Dieu ? Je suppose un homme abordant ainsi l'Évangile, il étudie l'histoire de Jésus-Christ ; c'est pour lui, si vous le voulez, un sujet d'immense curiosité ; il examine, il s'étonne, il compare ; puis il s'aperçoit qu'entre tel évangile et tel autre surgit une première différence, puis une seconde ; il rencontre ici et là des faits surnaturels qu'évidemment il ne peut accepter, il conclut qu'il est presque impossible d'accepter l'authenticité du récit sacré. Pour lui, la question est tranchée, l'Évangile est jugé, et de très-bonne foi, il croit le problème résolu, car il n'a vu là qu'une question de critique historique. — Mais voici un autre homme qui cherche la vérité, avec douleur, avec angoisse ; il souffre et il se sent coupable. Direz-vous que ce sont là de mauvaises conditions pour saisir la vérité ? Oui, apparemment, s'il s'agissait de mathématiques, mais pour cet homme

il s'agit de connaître la loi de sa destinée, il s'agit de savoir si sa vie est régie par la fatalité ou par l'amour d'un Dieu. Direz-vous qu'il n'a pas le droit de chercher à satisfaire sa conscience et son cœur ? Quoi ! vous admettez qu'il résolve tous les problèmes et qu'il laisse irrésolus ceux qui s'agitent au plus profond de son être ? En vertu de quel droit le lui interdiriez-vous ? Or cet homme ouvre l'Évangile, il écoute Jésus-Christ, et voici qu'il comprend ce qu'est Dieu pour lui, et ce que lui-même doit être pour Dieu. Devant l'idéal de sainteté que Jésus-Christ lui présente, sa conscience répond par un assentiment profond. « Oui, se dit-il, si Dieu existe, c'est bien là ce qu'il doit demander de moi ! » Mais quelle distance entre cet idéal et sa vie ! Il le reconnaît en gémissant et la cause de ses misères et de ses souffrances lui apparaît distincte et lumineuse. Il se sent coupable ; plus il s'étudie, plus il a besoin de pardon, et lorsque ce pardon lui est présenté dans sa magnificence et dans sa sainteté, il y croit, il l'accepte, parce que c'est là ce qu'il lui faut. Je viens de tracer ici l'histoire de plus d'un de ceux qui m'écoutent ; c'est bien ainsi que nous sommes revenus à Dieu ; notre conscience troublée, notre cœur trompé par le monde nous ont conduits à lui plus sûrement et

plus vite que ne l'eût fait la raison. Eh bien ! quand par cette voie nous sommes rentrés dans l'ordre, dans la vie véritable de l'obéissance et d'un saint amour, qui osera nous dire que nous nous sommes trompés ? Aussi, au nom de l'Évangile, au nom de l'expérience de toutes les âmes croyantes, nous redisons à ceux qui cherchent Dieu : Cherchez, mais souvenez-vous que le Dieu de vérité ne se révèle pas aux esprits curieux. Quittez cette fière attitude du haut de laquelle vous prétendez lui marquer les conditions auxquelles vous daignerez vous rendre. Écoutez la voix intérieure qui vous accuse, écoutez la sourde inquiétude, les gémissements de votre cœur qui a soif de pardon, d'amour et de paix ; courbez-vous, pécheurs, devant le Dieu de sainteté, humiliez-vous car c'est là ce qui vous convient ; c'est aux humbles, a dit l'Écriture, que l'Éternel enseigne la voie qui conduit à lui.

Voici enfin ma troisième raison. S'il y a une vérité religieuse, elle doit nous rendre meilleurs. Vous le pensez comme moi, car mille observations qui vous échappent partent de ce principe, et toutes les fois que vous voyez l'injustice, l'orgueil et l'avarice s'allier à la religion, vous prononcez à ce sujet un jugement qui revient à ce que j'affirme. Oui, la religion doit nous rendre meilleurs et ceci

me rappelle une des plus belles paroles de l'antiquité. Socrate s'entretient avec un de ses disciples et par une de ces lueurs prophétiques qui nous frappent dans son enseignement, il annonce qu'il viendra un jour un personnage qui révélera ce qu'est Dieu. « Qu'il vienne, qu'il vienne, lui répond ce disciple, qu'il m'ordonne ce qu'il voudra. Je ferai tout, pourvu qu'il me rende meilleur ! » Admirable parole ! Pourvu qu'il me rende meilleur. Ah ! celui qui a dit cela n'était pas loin du royaume des cieux. Eh bien ! pour nous rendre meilleurs, pour nous transformer, pour nous sanctifier, quelle est la voie la plus courte ? Eclairer notre esprit ou changer notre cœur ? Hésitez-vous à répondre ? Est-ce que tous les jours vous ne voyez pas des hommes qui savent et qui ne font pas, des hommes capables de tout admirer jusqu'aux plus purs sacrifices, et incapables eux-mêmes de rien sacrifier ? Et vous-mêmes n'avez-vous pas gémi en voyant combien la simple connaissance est impuissante à transformer la volonté ? Vous voyiez le bien, mais vous étiez incapables de l'accomplir. Vous contempriez la sainteté, et vous restiez esclaves des convoitises. C'est que l'inspiration vous manquait, c'est que demander à la connaissance seule de transformer l'homme, c'est

demander à un pâle soleil d'hiver de faire mûrir les fruits et jaunir les moissons. C'est le cœur qu'il fallait toucher. C'est aussi au cœur que parle le Dieu de l'Évangile, car, comme le dit si admirablement l'Écriture, « c'est du cœur que jaillissent les sources de la vie. » (Prov. IV, 23.)

J'ai montré le rôle du cœur dans la recherche de la vérité.

Or, le cœur, mes frères, a ici son langage et ce langage s'appelle la prière. Le cœur se trompe-t-il quand il a soif d'amour et qu'il croit que l'amour infini peut l'entendre et lui répondre ? Etes-vous sûrs que le ciel soit vide ? Se trompent-ils ceux qui avant vous et à vos côtés ont accompli les œuvres les plus saintes, les renoncements les plus difficiles et qui tous vous disent que leur force se puise à cette source cachée de la prière ? « Nous nous fatiguons en vains raisonnements, nous nous demandons d'où nous venons et où nous allons ; mais ne pouvons-nous pas dire ces paroles : « O toi qui nous as faits, daigne me tirer de mon doute et de ma misère ? » Qui est-ce qui ne peut pas prier ainsi ? Qui est-ce qui n'est inexcusable, s'il n'essaye pas de fonder sa foi sur la prière ? »

« Eh quoi ! la prière est sans cesse sur nos lèvres dans nos rapports avec nos semblables. Dieu n'a

pas voulu que nous pussions nous suffire à nous-mêmes ; et il a voulu en même temps nous donner de quoi suffire aux besoins les uns des autres, de manière que nous eussions toujours sujet de prier et d'être priés (1). » Toute la société des hommes repose ainsi sur la dépendance mutuelle et la prière en forme la trame même ; elle va incessamment de l'un à l'autre, nouant entre nous des liens de sympathie, d'obligation, de gratitude, de réconciliation, de condescendance réciproque : une société sans prière, y avez-vous réfléchi, ce serait la barbarie, ce serait l'isolement de l'égoïsme et la mort. Vous le sentez, et vous qui priez les hommes, vous ne comprenez pas qu'il faut prier Dieu, et que là, dans cette dépendance si raisonnable de la créature envers le Créateur, du pécheur envers Celui qui pardonne, de l'enfant envers son Père, se trouve la source de la vie, de la lumière et de la vérité ? Croyez-en votre cœur qui appelle Dieu, qui fait monter son nom à vos lèvres dans toutes vos détresses. Cherchez Dieu, poursuivez-le, demandez et il vous sera donné.

J'ai dit comment il fallait chercher Dieu. A ce premier conseil j'en joins un autre. Placez-vous,

(1) Aug. Nicolas, *De l'art de croire*, t. II, p. 83

vous dirai-je, en contact direct avec Jésus-Christ qui seul nous a révélé Dieu. Combien de doutes qui s'évanouiront alors insensiblement ! Doutes de l'intelligence d'abord. Vous aviez comparé les systèmes, discuté les raisons contraires et, dans ce chaos d'opinions opposées, vous flottiez indécis, mais vous vous êtes rapprochés du Maître, vous l'avez entendu, et le calme s'est fait. D'où cela est-il venu ? Du prestige ou de l'éloquence de sa parole ? Vous n'y songiez pas ; c'était le rayonnement de la vérité pénétrant directement votre cœur ; ses paroles descendaient en vous avec un accent d'irrésistible autorité ; à mesure qu'il parlait, il vous semblait que le ciel s'ouvrait et se déroulait à vos yeux. Que de doutes et d'objections qui sont ainsi tombés aux pieds de Jésus-Christ à l'heure de la détresse, du deuil et de la mort, alors que les paroles humaines sont si radicalement impuissantes ! Que d'âmes apaisées par son simple contact ! On l'a dit avec raison : On n'est pas réchauffé parce qu'on sait quels éléments composent le soleil et par quelles lois il rayonne jusqu'à nous. Mieux vaut mille fois se placer sous ses rayons. Il en est de même du soleil des âmes. Et c'est aussi à la lumière de Jésus-Christ que vous verrez s'évanouir les doutes qui vous viennent du spectacle de la vie et de l'ap-

parente fatalité des choses. Je vous ai montré comment ce spectacle ébranlait la foi ; d'abord en voyant la vie des chrétiens, en étant témoin de leurs fautes et de leurs chutes, on en conclut que l'Évangile est sans influence ; et puis en les voyant abandonnés comme les autres aux mille chances de ce qui semble le hasard, on en conclut que Dieu n'intervient pas dans leur destinée. Eh bien ! ne sentez-vous pas que ces doutes tomberont sûrement pour celui qui est en contact direct avec Jésus-Christ, qui le contemple et qui l'écoute ? Les fautes des chrétiens, il les verra sans doute, il les déplorera, il en gémit le premier, mais jamais elles ne lui feront oublier la splendeur, la beauté morale qu'il voit en Jésus-Christ lui-même. Oui, je l'avoue, les misères des croyants, leurs petites, leurs passions mesquines, leur dureté, leurs jugements amers, sont un des mystères qui nous déconcertent le plus douloureusement ; mais le dirai-je ? c'est en voyant combien les meilleurs sont encore imparfaits, combien, sous les plus célestes influences, le cœur peut s'endurcir, c'est alors que l'Évangile me paraît d'autant plus beau, plus sublime et plus divin. Cette atmosphère si sereine et si pure, je sens qu'elle ne monte pas d'ici-bas, qu'elle est vraiment descendue du ciel. Et quant aux doutes

qui viennent de l'apparente fatalité à laquelle Dieu nous abandonne, qui peut mieux nous prévenir contre eux que l'Évangile lui-même? N'est-ce pas là que sans cesse nous sommes remis en face du plan de Dieu dans notre éducation, n'est-ce pas là que nous apprenons à marcher par la foi et non par la vue? Où les illusions sont-elles encouragées dans l'Évangile? Quand y avez-vous vu une page, que dis-je, une seule ligne peignant sous des couleurs fausses votre existence et vous autorisant à compter sur des signes extérieurs, éclatants de l'action de Dieu? Quand y avez-vous vu que la foule serait pour la vérité, que la vie chrétienne serait facile, que l'Église échapperait aux humiliantes conditions que lui font, avec l'opposition du monde, les misères et les faiblesses de ses propres enfants? Disciples du dix-neuvième siècle, rappelez-vous les premiers disciples, souvenez-vous du trouble qui envahit leur âme au moment où ils virent leur Maître crucifié, rappelez-vous leur tristesse, leur découragement, leur désespoir amer. Et pourtant, cette mort, le Maître la leur avait-il cachée? Leur avait-il jamais annoncé le succès et la popularité? N'avait-il pas souvent d'avance dressé devant leurs yeux sa croix sanglante? Oui, s'ils s'étaient souvenus de sa parole à l'heure décisive, ils n'auraient

pas douté ; mais enivrés de leurs propres rêves de grandeur terrestre, ils ne l'avaient pas même écouté. Disciples d'aujourd'hui, combien de vos doutes disparaîtraient si vous saviez rester aux pieds du Maître et l'écouter lui-même ?

J'ai essayé de vous indiquer, mes frères, de quelle manière vous pouvez ressaisir la vérité chrétienne lorsqu'elle s'est obscurcie à vos yeux. Je vous ai montré les routes par lesquelles bien des égarés sont revenus à la maison du Père. Avant de quitter ce sujet, il est encore deux conseils que je voudrais vous faire entendre.

Le premier, que je vous ai déjà donné lorsque nous parlions des convictions en général et qui me paraît bien plus nécessaire encore lorsqu'il s'agit de la foi chrétienne, est celui-ci : lorsque vos croyances se sont ébranlées sur un point, même sur un point capital, gardez-vous d'en conclure, par une logique aveugle et précipitée, que votre foi tout entière doive être entraînée dans la chute d'une de vos convictions. Affirmez, au contraire, alors plus que jamais, les vérités auxquelles vous croyez encore, et vivez de ce qui vous reste, en attendant d'avoir retrouvé ce que vous avez perdu. Je sais que ce n'est pas ainsi que beaucoup de croyants l'entendent. Il est un mot très-populaire

chez certains hommes d'autorité et quel'incrédulité aime à répéter comme eux. Tout ou rien. Toute la vérité, ou le doute absolu, toute la lumière ou toutes les ténèbres. Je le connais ce mot et, au nom de l'Évangile et de l'expérience, je l'appelle un misérable sophisme.

On nous dit : « La vérité est une ! Nul n'a le droit de ne pas l'accepter tout entière ; qui touche une pierre fait crouler tout l'édifice. » — Oui, sans doute, la vérité est une en soi ; mais autre est la vérité en elle-même, autre est la vérité dans notre esprit qui la reçoit. Or, la recevons-nous tout entière en un jour ? En êtes-vous aujourd'hui où vous en étiez hier ? Avons-nous, vous et moi, saisi la même vérité d'une manière identique ? Il faut toujours ici en revenir à l'exemple du Maître. Comment Jésus a-t-il formé ses disciples ? Leur a-t-il imposé la vérité en les ployant sous son autorité ? A-t-il fait courber leurs fronts et leurs cœurs sous un inflexible système ? Sans doute il leur ordonne de croire et il y a un instant j'ai montré pourquoi : Mais est-ce là une croyance imposée ? Et ne vous rappelez-vous pas aussitôt son admirable condescendance, son respect pour l'âme humaine, cette patience toute divine avec laquelle il supporte les erreurs de ses disciples, leurs défaillances, leurs

préjugés, leurs retours en arrière, cette patience qui ne lui échappe que lorsqu'il voit l'incrédulité obstinée, que lorsqu'il doit s'écrier : « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? » La foi, pour lui, est-ce l'arbre déjà grandi, ou n'est-ce pas plutôt le grain de senevé qui doit lentement mûrir et germer ? Tous ceux qui le suivent l'ont-ils immédiatement compris de la même manière ? Thomas et Philippe pensent-ils tout d'abord ce que pensait Pierre et ce que sentait Jean l'apôtre bien-aimé ? Et l'éducation que le Maître leur impose ne doit-elle pas nous montrer en tous temps comment les âmes sincères arrivent à la vérité ? Et l'on va disant *tout* ou *rien*, et nous avons cette douleur de voir en France les âmes suspendues entre l'incrédulité absolue et un système religieux qui logiquement appliqué nous ramènerait au moyen âge ! Voyez ce jeune homme jusqu'ici docilement incliné sous le joug de l'Eglise ; un jour, dans ses études, il apprend que la Cour de Rome a solennellement condamné Galilée et répudié l'erreur détestable du mouvement de la terre ; c'en est assez ! Ce jour-là pour lui le christianisme tout entier s'ébranlé, l'Evangile, ses espérances, ses enseignements, Jésus-Christ, sa croix, jusqu'à la vie morale elle-même, tout vacille à ses

yeux, tout s'abîme dans le néant d'un scepticisme universel. Eh bien, il faut dire hautement que cela est insensé, il faut repousser une semblable méthode qui en imposant la vérité répand l'incrédulité et la mort. Eh quoi ! parce que sur un point votre foi se trouble, vous abandonnez tout le reste ; parce que dans l'Ancien Testament vous rencontrez des faits qui vous étonnent et qui vous confondent, vous cesserez de vous incliner devant Jésus-Christ ; parce que dans l'enseignement du Christ lui-même il y a telle parole devant laquelle vous vous arrêtez hésitant, vous ne l'écouteriez plus ? Non ! non ! mon frère, vous ne le ferez pas. Dans ces paroles divines vous saisissez au contraire celles qui atteignent votre cœur par une irrésistible évidence, vous marcherez à la lumière qui vous est donnée, vous vous souviendrez qu'à celui qui a il sera donné, vous n'enfouirez pas votre talent parce que vous n'en avez reçu qu'un... fidèle dans le peu que vous avez reçu vous recevrez davantage, et qui sait si un jour vous ne nous devancerez pas dans le royaume des cieux ?

Enfin je vous dirai, et c'est par là que je termine, agissez selon votre foi, faites les œuvres de votre foi. Vous croyez que Dieu est saint, et que votre vie doit être pure, vous croyez que Dieu est amour

et qu'il faut aimer jusqu'au sacrifice, faites cela, et j'ose vous le dire, demain vous croirez davantage. Je me rappelle ce que répondait mon Maître à ceux qui venaient à lui et lui demandaient ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle : « Accomplissez la loi, » leur disait-il. Ce n'est pas que personne puisse l'accomplir. Et si nous le pouvions, pourquoi Jésus-Christ serait-il venu sur la terre, pourquoi la croix, pourquoi la rédemption ? Mais, n'est-ce pas en cherchant à accomplir la loi jusqu'au bout, qu'on apprend à se connaître soi-même, à sonder sa misère, à désespérer de sa force et à demander un Sauveur ? Douteur de bonne foi qui m'écoutes, je t'ai souvent entendu dire que s'il n'y avait dans l'Évangile que le sermon sur la montagne, tu l'accepterais tout entier. Eh bien, je te prends au mot, et je te dis : « Accomplis le sermon sur la montagne, et si tu le fais sincèrement je t'attends à l'issue, et je t'attends humilié, repentant et chrétien. Oui, souffre pour la vérité et la justice, deviens pauvre à tes propres yeux, essaye de pardonner à ceux qui t'offensent et de les aimer, évite non pas seulement le crime mais la convoitise, mais le premier mouvement de la haine et le regard impur, ensevelis dans l'ombre ta bienfaisance, prie dans le secret, sois en un mot, si tu le

peux, parfait comme ton Père céleste est parfait... et puis viens demain nous dire comme le jeune riche : « J'ai accompli toutes ces choses, » et moi je te répondrai : « Il te manque encore une chose, va et dépouille-toi de toutes les illusions qui t'a-veuglent. Insensé, tu crois avoir accompli la loi, et tu ne vois pas que tu es pauvre, misérable et nu. »

Oui, prends au sérieux la loi, et au nom de l'Évangile, au nom de tous les hommes qui par la loi sont venus à la grâce, je te dirai : « Obéis à la vérité, et la vérité t'affranchira. » Jésus-Christ a dit : « Celui qui me suit, ne marchera pas dans les ténèbres, » il n'a pas dit : Celui qui me contemple, il a dit : « Celui qui me suit. » Suivez-le, mes frères, dans l'humilité, dans le renoncement, dans le sacrifice ; c'est alors que convaincus de tout ce qui vous manque, faibles, accablés par le sentiment de votre misère, vous appellerez la délivrance et vous chercherez le pardon ; c'est alors que se réalisera pour vous la parole de mon texte : « Dans les ténèbres la lumière s'est levée pour ceux qui sont droits. » Amen !